

Je dois bien me rendre à l'évidence, cela reste pour moi difficile. 11.5. 2019

Depuis 10 ans, j'ai tous les signes premiers d'une leucémie mais pas les signes seconds et je suis toujours vivante, donc je n'ai pas de leucémie. On ne peut pas me laisser ainsi dans la nature et il faut le vérifier une fois par an. Ce matin, j'ai ces résultats de laboratoire dans le sac et me rends chez le médecin.

Je dois bien le constater, je n'en même pas large : hier, j'ai perdu ma patience pour un problème internet, j'étais moins attentive aux autres, montait en moi de mauvais "mantras" à perpétuellement rectifier. J'étais aussi à la fois très fatiguée et très "speed". Ce matin, ma respiration n'est pas la même. L'angoisse affleure jusqu'à la gorge.

Je prends acte : cela reste donc bien difficile, au bout de dix ans... La honte monterait en moi si je ne réagissais pas. Alors je rassemble mes pensées et me redresse : « Non, ce n'est pas ridicule. De fait, les médecins reconnaissent que c'est assez terrible. »

Puis, je choisis de ne pas me laisser polluer ce jour, ce matin. Réveillée aussi tôt que d'habitude, je garde les beaux rites du commencement mais ajoute un mail à une femme juive de grand courage, qui porte si bien les noms de battante « Jacqueline », donc "Jacob", et « Mandelbaum », "amandier". Je ne fais rien d'autre que l'avertir dans le silence, de loin, de mon rendez-vous médical en ce samedi matin : une réponse me serait trop difficile.

Je constate que j'aime la responsabilité qui, à ce moment-là et *a fortiori* tout au long des jours plus tranquilles, m'incombe : sculpter ma journée pour pouvoir l'aimer quoi qu'il advienne.

Je me fais délicieusement belle, dans du très doux, lumineux, et me parfume. Bon café et pain solaire –bretzel !- dans un café aimé de la ville. Ecriture.

Tout à l'heure, je rejoindrai un médecin très humain, enjoué mais sérieux, assez à l'aise avec moi pour pouvoir dire... Je n'ai pas ouvert le courrier de ces résultats sanguins. Expérience faite, je me sais incapable de les lire, en dépit des repères donnés par le laboratoire. Là où ça me semble bon, c'est éventuellement problématique, là où ça me semble dramatique, c'est - ma foi ! -, pour le moment non significatif. Le mieux que j'aie à faire est de me laisser accompagner par le professionnel dans une authentique confiance en lui, en son sérieux, intégrant cependant le fait qu'il puisse se tromper. Ma confiance ne sera pleine confiance que si je me fais aussi confiance à moi-même, me risquant à poser toutes les questions et à dire toutes les craintes ou réticences qui monteront en moi sans les juger.

Avant ce rendez-vous médical, il y a ce curieux décalage. Je me sens comme les autres dont je croise le regard, avec qui s'échange un sourire ; je me sens en bonne santé. Je me sens en même temps autre, avec cette grande menace en moi pour ma santé et ma vie, vécue dans le silence pour ne pas embêter les gens et peut-être pour que ce sujet de préoccupation n'envahisse pas tout mon quotidien. Sauf que ... peut-être que l'autre en face ou à côté de moi vit au fond de lui un décalage analogue. Car que sais-je de son histoire ?

Il est l'heure, j'y vais. Et je choisis de me rendre à ce rendez-vous médical sans le subir, en sujet, bien décidé à épouser ma vie dans ce "mariage arrangé" puis à l'aimer quelque forme qu'elle prenne et que je serai amené à sculpter.

et

Voilà, je dois reprendre contact avec le service d'oncologie, reprendre rendez-vous avec le Professeur Maloïsel.

Premier constat. Rien n'est à changer dans ma façon de vivre, rien n'est à faire, refaire, rattraper, compenser. Tout est *seder*, au sens de l'hébreu ancien "repas pascal" et de l'hébreu contemporain "en place, à sa juste place".

Deuxième constat. Comme mon passé soudain défile en moi, j'ai mal très fort, soudain, de la méchanceté qui fut exercée à mon encontre. Pas la méchanceté cruelle, perpétrée de face. Celle qui fut de mépris, de silence, d'évitement, d'inconscience pour ne pas s'être posé de question. Je dois me libérer de cela, de cette douleur. Comment ?

Troisième constat. Quand j'ai dit non, antérieurement, c'était toujours juste et justifié, mais j'aurais dû l'oser, en dépit des silences réprobateurs autour de moi, avec plus de paix intérieure, plus de souveraineté, justement parce que c'était tout à fait juste.

Prise de conscience de ceci. Il est l'heure pour moi de modifier ma relation au temps de façon plus radicale que ce que je pensais. A bon escient, j'ai toujours réagi vite, d'une part parce que le temps est toujours court, d'autre part parce que l'heure est toujours *kairos*, c'est-à-dire qu'elle est toujours le moment unique et approprié, qu'il serait dommage de négliger. Puis est venue au bon moment la perception de mon passage sur l'autre versant de la vie, autour de la soixantaine, avec ce qui est à vivre en ses seuils pour les aventures passionnantes de l'âge à inventer. Mais là, je comprends que le temps pour moi est peut-être encore beaucoup plus court, qu'il s'agit pour moi de ne plus m'aligner sur le temps des autres, paradoxalement pour pouvoir être encore avec eux en authentique synchronie. A moi d'inventer les rencontres en fonction de cela.

Cinquième moment. Il y a bientôt cette parole intérieure, « Si j'ai une leucémie, et après ? Est-ce tellement épouvantable ? ». Je souris et m'adresse à la Vie, à Dieu : « Si je puis suggérer... Je crois que tant qu'à mourir, je préférerais une leucémie à beaucoup d'autres choses... Tu vois, tu décides, si tant est que c'est toi qui décides... » Je sens que je dois être ici vigilante. Pas question de rechercher les bénéfices malsains de la situation : demander à être traité autrement, souhaiter qu'on s'inquiète pour moi, espérer être plainte ou tout simplement consolée. Le risque n'est cependant pas trop grand.

En effet, quand je dis ce qui m'arrive, bien que je le fasse en essayant que ce soit le moins violent possible pour l'autre, cela déclenche généralement une telle peur que je dois me protéger de sa peur, terrifiante. Il me faut là assumer la solitude que provoquent chez certains l'effacement de soi-même, chez d'autres le recours, pour faire paravent, à des conseils inadéquats, ou encore une parole si légère qu'il est évident qu'ils n'ont pas entendu, toutes réactions qui ne sont que de surface, l'inconscient ayant tout perçu.

J'en viens à me demander si je ne devrais pas taire les choses et vivre le parcours dans le silence comme je l'ai tant fait jusqu'à ce jour. Mais c'est non. N'ai-je pas décidé il y a quelque mois de laisser la Vierge noire déterrée paraître au grand jour, en toute liberté de vivre ?

En fait, cela vaut la peine d'assumer le vide qui se crée alors autour de soi. Car ce n'est qu'un moment. Les autres, chacun à sa façon et en son heure, trouvent leur expression de la solidarité. A moi de les laisser, eux-aussi, se repositionner dans ce qui arrive là et de leur en laisser le temps. Le vide n'est que le blanc de leur douleur, celle même que je voulais leur éviter, mais qui participe de notre proximité voire notre intimité : nous sommes vraiment frères, vraiment sœurs en humanité. Et nous avons besoin, quoi qu'en disent certains, que le frère, la sœur aille bien ! Bientôt, chacun trouve sa façon, superbe, d'être là, mieux qu'à mon côté, en face de moi, les yeux dans les yeux !

Sixième moment. Je puis formuler ce qui est en moi : « J'ai décidé de vivre ce qui m'arrive avec élégance. »

J'en reste à cela.